

— M. Paul Royer-Collard donne lecture de neuf lettres ou billets échangés de 1820 à 1835 entre M. Royer-Collard, son grand-oncle et le prince de Talleyrand. Le voisinage de leurs terres fut l'occasion des premières relations entre ces deux hommes de caractères si différents. L'opposition, qu'ils firent tous deux à la politique de M. de Villèle, contribua à les rapprocher. Mais ce qui les unit davantage, ce fut l'affection qu'ils éprouvaient l'un et l'autre pour la duchesse de Dino, nièce de Talleyrand. (1) Voici un portrait d'elle qui nous a été laissé par M. de Vitrolles :

« Femme aussi remarquable par son caractère que par ses facultés, son esprit est capable des conceptions les plus hautes et des pensées les plus profondes. Il sait tout entendre, tout comprendre ; il n'est pas plus étranger aux sciences qu'à la politique. M^{me} de Dino parle quatre ou cinq langues ; elle a immensément lu, elle a tout retenu. Sa conversation, sans aucune prétention, est toujours pleine d'intérêt. Ajoutons qu'elle écrit aussi bien qu'elle parle. Ses aperçus sont toujours justes, et son coup d'œil est certain. Son esprit marche à grands pas ; pour comprendre, il lui faut moins de paroles qu'à tout autre. Quand on lui présente une idée nouvelle, elle la saisit avec un regard d'aigle.

Cependant elle sait se taire à propos. Tenant beaucoup à être bien avec tout le monde, elle ferme les yeux et les oreilles plutôt que de voir ou d'entendre ce qu'elle ne saurait approuver, et ceux-là même qui, loin d'elle, blâment son extrême condescendance, sont désarmés par sa seule présence. J'ignore si son indulgence est plus ou moins calculée ; mais jamais on n'a cité d'elle un mot malicieux, et j'incline à croire qu'il y a dans sa discrétion moins de prudence que de bonté.

C'est, du reste, un type d'élégance et de distinction que cette femme supérieure en toutes choses. Sa taille est parfaite, et ses moindres mouvements sont pleins de grâce.

(1) Dorothee, princesse de Courlande, héritière du duché de Sagan en Silésie. Elle avait épousé le comte Edmond de Talleyrand-Périgord, qui devint, en 1817, duc de Dino, et, en 1838, duc de Talleyrand.

Ses dents sont éclatantes de blancheur ; son teint a la chaleur et l'expression de celui des femmes du Midi, et ses traits annoncent la force d'âme l'emportant sur les passions. Jamais des yeux plus grands, ni plus expressifs n'illuminèrent une figure de femme. Leur éclat a quelque chose de doux et de caressant, et une puissance magnétique qui vous domine, quoi qu'on en ait.

M^{me} de Dino aurait de la peine à dissimuler la vivacité de ses impressions sans l'incroyable empire qu'elle a acquis sur elle-même. Vivant dans l'intimité de l'homme le plus spirituel de son époque, elle a su profiter d'une école qui n'était pas sans danger. Elle s'est trouvée plusieurs fois dans des positions difficiles et a toujours su s'en tirer à force d'esprit.

Sa position en Angleterre était épineuse, mais elle sut s'entourer de tant de convenances que les personnes les plus haut placées la recherchèrent, et que les hommes les plus distingués désirèrent son intimité.

Son dévouement fut absolu pour le vieillard dont elle était devenue le bras droit. Tant qu'il a vécu, elle a su dissimuler sa propre importance et abdiquer toute ambition personnelle. Sous l'apparence d'une femme aimable et spirituelle, elle était un homme par la vigueur de l'intelligence et du caractère : mais sa vie s'était pour ainsi dire fondue dans celle d'un autre.

Elle avait sur M. de Talleyrand *les droits d'un esprit fort et ferme en ses desseins*, et ceux que lui donnaient les causeries intimes que le prince aimait à prolonger bien avant dans la nuit jusqu'à deux ou trois heures du matin. Là sa facile et haute compréhension se prêtait à tous les sujets. Le croirait-on ? Elle aidait M. de Talleyrand à penser, et le forçait à préciser et à compléter ses idées, qui, sans elle, seraient restées vagues et vaines. Enfin, souvent, elle l'inspirait. Nul ne saura jamais tout ce que le vieux diplomate lui a dû d'utiles conseils ».

M. Royer-Collard, malgré sa gravité, avait subi le charme de M^{me} de Dino, et lui était entièrement dévoué. Elle sentait tout le prix de son amitié. On en pourra juger par la lettre suivante qu'elle écrivit, en recevant la nouvelle de sa mort, à M. de Barante :

Sagan, 15 septembre 1845.

Je veux venir pleurer avec vous votre excellent et illustre ami. Je suis extrêmement émue et peinée de cette mort qui m'appauvrit sensiblement. Figurez-vous que, bien peu de jours avant sa mort, il m'a écrit pour m'annoncer lui-même sa fin, pour me dire adieu, et cela dans les termes les plus touchants. Je conserve comme une relique ces lignes, probablement les dernières qu'il ait tracées. Je ne sais du reste aucuns détails sur cette mort qui me laisse une solitude de plus. J'ai écrit à Madame Royer, mais elle ne sera pas en force pour me répondre de si tôt. Tout ce que vous apprendrez, vous me le direz, n'est-ce pas ? Vous savez combien il m'aimait ! Il a eu une grande influence sur le cours de mes idées et la disposition de mon âme à une de ces époques critiques de l'existence qui donne une impulsion positive au reste de la vie. Il m'avait fait aussi une large part dans sa vie intime et intérieure qu'il appelait *sa solitude impénétrable*. Tout cela est fini et laisse un vide de plus dans ma vie qui en offre déjà de tant de côtés. Je suis très, *très peinée*. Vous savez à quel point mon cœur est fidèle, et ce que je suis pour mes amis. Ainsi vous comprendrez que ce que je dis est vrai sans la moindre exagération. Je ne connaîtrai, je n'aimerai bientôt plus personne que vous. Vivez, vivez longtemps, bien plus que moi : je ne veux pas avoir à vous pleurer. C'est déjà bien assez de n'avoir pas à jouer plus souvent et de plus près de votre charmante amitié.

— M. le Dr Albert Vast rend compte des principaux travaux scientifiques présentés au Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne, où il représentait notre Société.

Le Congrès de Toulouse, qui s'ouvrait le même jour avec un succès très vif et où affluèrent un grand nombre de notabilités du monde médical, enleva, selon lui, beaucoup de son importance à la section de médecine, mais les questions d'hygiène y tinrent comme d'habitude une grande place. Les communications qui nous ont paru plus spécialement signalées sont celles : du *Dr Henrot*, sur le fonctionnement du service de désinfection de la ville de Reims et sur la création de maisons d'attente habitées pendant la